

LA NÉCESSITÉ D'UN SAVOIR GÉOGRAPHIQUE CLAIR ET SÉDUISANT

Jean-Robert PITTE

Abstract

The necessity of a clear and seducing geographic knowledge

The Geography is the science which makes it possible to better know the other and the « elsewhere » and hence to better live in the planet. Thanks to it, the humanity can acquire a bigger sense of responsibility considering his mineral, biologic and social environment. Geographers have hence to redouble one's efforts to make their knowledge clear and accessible for the majority.

Keywords

aim of the geography, responsibility, diversity, cultural geography

Mots-clés

finalités de la géographie, responsabilité, diversité, géographie culturelle

Lorsque Jules Ferry prend en mains les destinées de l'Instruction publique française au cours de deux brèves périodes entre 1879 et 1882, il souhaite fonder la construction de la nation française sur l'apprentissage de quelques savoirs fondamentaux, communs à tous les jeunes Français, de quelque origine géographique ou sociale qu'ils soient. Parmi ceux-ci, la langue parlée et écrite occupe légitimement la première place, mais la géographie tient une place de choix, aux côtés de l'histoire.

Une nation, c'est, en effet, un peuple qui partage une langue, des institutions et des valeurs communes, un passé assumé, un espace identifié et reconnu. Si ce concept de nation – ne parlons même pas de patrie – a perdu beaucoup de sa séduction ces dernières décennies, ce n'est sans doute pas à cause des dérives nationalistes qui sont devenues très minoritaires en France et en Europe depuis la Deuxième Guerre mondiale. Il faut plutôt invoquer la montée de l'individualisme, la perte du respect d'autrui, du sens des devoirs et des droits qui induisent une incompréhension de ce qu'il est convenu d'appeler civisme. Sans aucun doute, faut-il aussi incriminer l'insuffisance de culture juridique, politique, historique et géographique.

La boutade selon laquelle le Français est un monsieur décoré, qui a des parents à la campagne et qui ignore la géographie colle de mieux en mieux à la réalité, tout au moins pour la dernière assertion, malgré la facilité d'accéder aujourd'hui à une information fiable et vivante sur les moindres recoins de la planète.

C'est d'ailleurs peut-être ce raz-de-marée d'images et de faits disponibles dans les divers médias qui ôte tout

désir d'apprendre et de comprendre, en particulier chez les jeunes. On en viendrait presque à regretter le temps où l'on apprenait les départements, les préfectures et les sous-préfectures par cœur, tout comme la longueur des fleuves et la superficie des pays, le temps où les atlas étaient rares et de contenu rudimentaire et où l'on rêvait en feuilletant les pages du Dictionnaire encyclopédique ou de *L'Illustration*. Toutes sortes de « lectures amusantes » les complétaient, parmi lesquelles *Le Tour de France par deux enfants* a longtemps constitué un délicieux passage obligé. N'oublions pas que le changement remonte dans notre pays aux années 1960, c'est-à-dire à la généralisation de la télévision et des publications en couleurs.

Il est devenu difficile aujourd'hui aux professeurs de géographie de faire palpiter leurs auditoires d'écoliers, de collégiens ou de lycéens. En effet, l'inflation d'informations disponibles donne l'impression à beaucoup de jeunes qu'ils savent déjà tout avant le cours. Il n'en est rien, bien évidemment, et les ignorances ou confusions sont souvent accablantes. Les géographes universitaires s'en aperçoivent lorsqu'ils testent les connaissances de leurs étudiants de première année.

Et pourtant, le savoir géographique hiérarchisé et assimilé est passionnant, mieux même, indispensable à l'honnête homme du XXI^e siècle, si celui-ci ne veut pas subir la mondialisation comme une malédiction, s'il veut en tirer le meilleur parti pour lui-même, l'humanité entière et son environnement. La géographie est, en effet, la science qui permet de mieux habiter la planète, de mieux en partager les richesses, de mieux vivre ensemble dans la diversité des cultures comprises et partagées, d'être meilleur ci-

toyen. Elle est l'antidote du choc des civilisations, de la fin de l'histoire et de toutes les peurs millénaristes qui rencontrent tant de succès aujourd'hui, touchant au climat, à la pollution, à la démographie, à l'alimentation, aux religions.

La géographie apprend le sens des responsabilités vis-à-vis de l'environnement plutôt que la peur ou le respect pseudo-mystique des processus qui le régissent. Elle permet de comprendre la multiplicité des associations possibles entre le génie des hommes et ses différentes composantes que sont l'air, l'eau, les sols, les végétaux, les animaux, des micro-organismes jusqu'aux plus grands. Celles-ci n'ont aucun droit propre, l'humanité au contraire, et elle est pleinement légitime en tirant parti intelligemment de l'univers dans lequel elle évolue. À elle de découvrir les actions qui la servent et celles qui lui nuisent, même si c'est à long terme.

La géographie apprend à maîtriser le mondial et le local qui sont profondément complémentaires. Fernand Braudel avait inventé l'expression d'économie-monde, mais pas le système-monde, construction intellectuelle qu'il faut laisser aux doctrines totalitaires. En effet, aucun système social, politique, paysager universel n'a jamais pu voir durablement le jour. Les civilisations sont par nature mortelles et celles qui prétendaient durer mille ans se sont effondrées, faute d'avoir respecté les hommes réels dans leur intrinsèque diversité. La biodiversité est certainement nécessaire, mais elle concerne autant les sociétés que les plantes et les animaux et elle n'est profitable que si l'expression d'une culture originale est accompagnée de la recherche d'un *modus vivendi* avec les autres, ce qu'apprend une géographie pragmatique. Le triste droit à la différence peut alors laisser place au devoir de différence partagée.

L'économie fournit une bonne application de ces principes, surtout dans la période de crise que nous vivons. Parions que demain, les circuits courts de commercialisation des biens et des services seront autant utilisés que les longs. Le privilège accordé à ces derniers par l'ère industrielle qui s'achève a laissé trop de peuples au bord du chemin. Ce n'est ni moral, ni sain pour l'équilibre planétaire. En économie, la concurrence est d'autant plus sauvage que les produits sont standardisés. S'orienter vers des produits ressemblant à leurs producteurs et à leur environnement est le meilleur moyen de satisfaire tous les consommateurs, les proches, bien sûr, comme les lointains séduits par l'originalité et la qualité du produit. L'alimentation ou le tourisme en fournissent de bons exemples.

De même, la géographie, appuyée sur l'histoire, enseigne qu'il est illusoire de rêver de résorber de force les inégalités entre les sociétés. Il est illusoire de penser qu'il suffit de prendre aux riches pour donner aux pauvres, idée pourtant tellement commune qui n'a jamais fonctionné. Seuls les échanges sont possibles, qu'ils concernent

les biens matériels, les services, ou bien les idées et les rêves. Aux rapports Nord-Sud ou Est-Ouest, aujourd'hui dépassés, il importe de susciter des institutions politiques et économiques permettant à chacun, personnellement ou en société, de se prendre en charge et de donner le meilleur de lui-même, où que ce soit. Il n'est pas pour le géographe d'autre justice, ni d'autres droits et devoirs de l'homme à rechercher.

La géographie n'a de légitimité qu'au service de la Cité. Ses curiosités, sa faculté d'émerveillement, sa sensibilité à l'infinie diversité du monde, l'optimisme raisonnable qu'elle suscite la rendent indispensable à toute culture générale et toute action. Elle est apte à soutenir les philosophies et les œuvres politiques, aide à fixer des buts, à atteindre des valeurs, des idéaux, en partant des hommes tels qu'ils sont et non tels qu'on aimerait qu'ils soient. Savoir géographique et zèle citoyen ont un bel avenir commun devant eux.

Les quelques propos énoncés ci-dessus résultent de plus de quarante ans de pratique de la discipline depuis le début de mes études. Je n'avais nullement conscience de tout cela en passant mon baccalauréat. Plus jeune, je voulais être cuisinier. Mes proches m'en dissuadèrent, sans parvenir à me désintéresser des casseroles et des bouteilles ou du contenu de mon assiette et de mon verre dont je n'imaginai pas alors faire un thème de recherche, sauf en plaisantant avec mes copains, les soirs de ribote. Rêvant de voyager, j'optai alors pour le secteur du tourisme, en plein essor. Et c'est ainsi que je m'inscrivis en géographie, discipline pour laquelle je n'avais guère d'appétence au lycée, compte tenu des programmes et de la manière de l'enseigner qui exigeait une grande mémorisation de chiffres. Et comme j'étais fâché avec les mathématiques, j'en conçus une aversion – regrettable, je l'avoue – pour tout ce qui privilégiait le quantitatif. En revanche, l'un des exercices que l'on apprenait alors dès la première année de géographie à l'université m'intéressa tout de suite. Il s'agissait du commentaire conjoint des cartes topographique et géologique au 1/50 000^e, accompagné de la coupe géologique. De même pris-je beaucoup de goût aux premières excursions au cours desquelles j'appris à lire le paysage et à comprendre la surface à la lumière du sous-sol décrit par la carte géologique et, parfois, visible dans les carrières. La géomorphologie me rassurait et, une fois devenu assistant, j'ai même eu à enseigner le commentaire de cartes avec plaisir pendant des années, de même que les premières excursions que j'eus à organiser avaient une nette coloration géomorphologique.

Un mémoire de maîtrise sur les vignobles du Bugey, puis deux années de service national civil en Mauritanie me permirent d'expérimenter les joies du terrain, dans deux milieux diamétralement opposés. Quelques mois de fréquentation d'un vignoble moribond, malgré des terroirs très propices, puis deux années de Sahara où seuls

les derniers grands nomades savaient comment faire face à la terrible sécheresse des années 1970, m'avaient définitivement persuadé des dangers du concept de « nature ». Ayant lu Roger Dion et Pierre Gourou, j'étais convaincu – intellectuellement et d'expérience – de l'importance des savoir-faire techniques reposant sur la volonté individuelle et collective, sur l'encadrement social et sur la culture.

C'est donc muni de ce viatique que j'abordai ensuite la préparation de ma thèse de doctorat d'État : dix années consacrées au paysage du châtaignier et à l'alimentation fondée sur les châtaignes dans les moyennes montagnes siliceuses du sud de l'Europe. J'acquis alors la conviction que les paysages ne résultent nullement d'une nécessité, mais de choix provisoires et conjoncturels. Ils sont donc « mortels », comme les civilisations, mais leurs traces fossiles demeurent longtemps visibles, à la manière d'un palimpseste, idée que je tentai de traduire dans une *Histoire du paysage français* et, plus tard, dans l'enseignement de l'histoire de l'aménagement du territoire et de l'urbanisme.

J'eus alors la chance de participer à la renaissance de la géographie culturelle très en vogue et créative à Paris-Sorbonne, aux côtés de Paul Claval, Xavier de Planhol, Pierre Flatrès, Michel Chevalier, Jean Delvert, Jean Gallais, etc. Devenu professeur et donc totalement libre de mes thèmes de recherche, je décidai de revenir à mes premières amours et de m'intéresser à la gastronomie et au vin. Le goût ne m'en a plus quitté et je mesure tout

ce qui reste à comprendre dans ce champ aussi vaste qu'agréable à parcourir. L'une des joies qu'il procure, c'est le contact avec des professionnels passionnés, toujours en recherche d'excellence et de nouveauté, rarement à se plaindre et à traîner des pieds contrairement à tant de Français, surtout dans le milieu de l'université et de la recherche. Bien qu'ayant souvent commencé à travailler manuellement très tôt, ils comprennent l'intérêt du regard des universitaires et participent activement aux recherches en fournissant des informations et des questionnements. De nombreux jeunes chercheurs, géographes, mais aussi historiens, sociologues, anthropologues, s'orientent vers cette thématique. Leur enthousiasme fait plaisir à voir. D'une manière générale, dans le champ des humanités qui traverse une grave crise en France, les géographes ont meilleur moral que d'autres. Sans doute parce qu'ils perçoivent mieux leur utilité sociale et qu'ils savent que leurs étudiants trouvent plus facilement un emploi une fois leur diplôme obtenu.

Coordonnées de l'auteur :

Jean-Robert PITTE
Professeur à l'Université Paris-Sorbonne
Membre de l'Institut (Académie des Sciences morales
et politiques)
Président de la Société de Géographie
11, rue Jean de Beauvais
75005 Paris
jean-robert.pitte@wanadoo.fr

